



UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG

Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte
Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris
(Institut historique allemand)
Band 15 (1987)

DOI: 10.11588/fr.1987.0.53202

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

plutôt à une réconciliation des chrétiens qu'à une politique de Contre-réforme militante. Imbu de la majesté impériale, il ne veut être ni le brillant second de Philippe II (un séjour prolongé à Valladolid dans sa jeunesse lui a inspiré une solide haine de l'Espagne) ni le jouet de la politique pontificale. Il a souhaité mener une guerre de reconquête en Hongrie et c'est de bon cœur qu'il s'est engagé dans la Guerre de Quinze ans et qu'il a cherché des alliances à l'Est, la puissante République de Pologne, mais aussi la Perse, ennemi irréductible de l'Empire ottoman.

Après 1600, tout change. L'Empereur bureaucrate renvoie ses conseillers expérimentés, refuse d'accorder des audiences, abandonne la conduite de la guerre à son frère Mathias ou à des condottières italiens. Une politique anti-protestante lui aliène la sympathie des Hongrois qui se révoltent sous la conduite d'Etienne Bocskai. Son refus de tout mariage légitime pose le problème de la succession et ses frères, appuyés par les Ordres, veulent le contraindre à abdiquer (*Bruderzwist im Haus Habsburg*), tandis que les conflits religieux s'exaspèrent dans l'Empire. La décennie 1600–1610 voit partout le triomphe des forces centrifuges et Rodolphe II n'échappe à l'abdication qu'en s'appuyant sur la noblesse de Bohême et en accordant de larges concessions à la noblesse protestante hongroise (paix de Vienne de 1606) et surtout à la noblesse de Bohême (Lettre de Majesté de 1609). Réfugié dans le Hradschin, il passe de facto la main à son frère Mathias, procurant ainsi une décennie de paix supplémentaire à ses sujets d'Europe centrale.

L'ouvrage fournit enfin une bonne iconographie et un guide bibliographique tout à fait au point. Espérons que K. Vocelka ne se limitera pas à ce séduisant essai et nous fournira bientôt la biographie exhaustive que mérite Rodolphe II.

Jean BÉRENGER, Strasbourg

Günther BARUDIO, *Der Teutsche Krieg 1618–1648*, Frankfurt/Main (S. Fischer) 1985, 700 p.

C'est une histoire originale de la Guerre de Trente Ans que G. Barudio nous présente sous ce titre volontairement archaisant, dans une optique neuve et un tantinet provocatrice. L'auteur a une large formation linguistique et historique; il s'est d'abord intéressé à l'Europe de l'Est et à la Scandinavie et a consacré un livre à Gustave-Adolphe avant d'aborder ce thème central de l'histoire allemande, trop longtemps négligé par l'historiographie occidentale et heureusement redevenu d'actualité (je citerai pour mémoire «*The Thirty Year's War*» dirigée par Geoffrey Parker, qui vient d'être traduite en français).

L'auteur annonce honnêtement qu'il est un historien engagé, un démocrate et un libéral qui voudrait renouer avec la tradition d'Anton Gindely, qui publia à Prague, en 1882, une solide *Histoire de la Guerre de Trente Ans*. L'auteur voit dans cette interminable guerre civile une lutte de la liberté (l'épithète *libertär* revient sans cesse sous sa plume) contre la tyrannie et l'injustice. Il condamne sans appel les Habsbourg et leur conception patrimoniale de l'Etat, qui fait bon marché des privilèges des Ordres. Alors que l'historiographie marxiste voit dans les progrès de l'absolutisme monarchique au XVII^{ème} siècle un phénomène positif, considéré comme «*progressiste*», Barudio lui attribue tous les maux de l'Allemagne et de l'Europe.

En conséquence, il a trois bêtes noires, pour lesquelles il trace non point des portraits, mais des caricatures, l'élément central étant, bien entendu, l'Empereur Ferdinand II lui-même. Il lui reconnaît certes des qualités d'homme privé, mais est complètement insensible à l'idéal qui sous-tend l'action du souverain: ramener ses sujets dans le giron de l'Eglise romaine et unifier ses Etats par le biais de la religion catholique. Il ne voit chez lui que cupidité et gouvernement arbitraire. Il est particulièrement sévère pour la politique de répression consécutive à la bataille de la Montagne Blanche et ne prend absolument pas en compte la théorie de la forfaiture (*Verwirkungstheorie*), selon laquelle les Etats de Bohême avaient, en se révoltant, rompu

unilatéralement le contrat conclu avec leur roi au moment de l'élection et du couronnement, en 1617. En conséquence, Ferdinand était libre de tout engagement vis à vis des Etats, pouvait abolir tous les privilèges (il fit lacérer l'original de la Lettre de Majesté de l'Empereur Rodolphe II) et reconstruire l'Etat bohême sur des bases nouvelles. Bien entendu, la Constitution renouvelée de 1627 ne trouve pas grâce à ses yeux et Barudio s'indigne de la suppression de la monarchie élective au profit de l'hérédité dans la Maison de Habsbourg. Son jugement sur la Diète après 1627 est particulièrement critique, tout comme celui qu'il porte sur Wallenstein. Il renouvelle en quelque sorte le portrait de ce grand héros de l'historiographie allemande; il fait de lui un malade mental, habité par l'esprit du mal, qui révèle dès sa jeunesse, à l'Université d'Altdorf, le goût de la violence et le mépris de l'humanité. Mais la volonté de puissance de Wallenstein, complice de celle de son maître Ferdinand éclaire d'un jour nouveau cette phase «allemande» de la guerre, postérieure à 1624. A notre avis, Barudio a raison, Wallenstein pousse à la conquête et à l'annexion de la Basse-Allemagne, mais Ferdinand souhaite avant tout y restaurer l'Eglise catholique et cette politique aboutira à l'Edit de restitution. Là où l'auteur a parfaitement raison, c'est lorsqu'il montre que la politique menée contre Frédéric V après 1620 est parfaitement illégale et, en tout cas, hors de saison à l'époque moderne: il aurait fallu au moins convoquer le *Reichstag* pour le faire condamner et le priver de sa dignité électorale. Et c'est là qu'intervient Maximilien de Bavière, qui poursuit un dessein purement personnel et tient à tirer de gros bénéfices des services rendus. Le duc de Bavière sera jusqu'au bout un obstacle à la paix et il fallut, *in extremis*, une défaite militaire en mai 1648, pour le chasser de Munich et dissocier l'alliance austro-bavaroise.

En revanche Barudio fait de Gustave-Adolphe, le «Lion du Nord», le champion désintéressé de la cause protestante et des libertés germaniques. Certes une habile propagande l'a présenté de la sorte aux yeux de ses contemporains et les protestants l'ont accueilli ainsi en 1631. Mais n'était-il pas lui-même un adepte de la *Realpolitik* et n'était-il pas l'initiateur de l'impérialisme suédois en Baltique?

Mais les gens que Barudio défend avec le plus de chaleur et de sympathie sont les Ordres privilégiés en tant que corps politique, ce qui l'amène à renouveler en grande partie le sujet. Il montre par exemple que les Etats de Bohême ont mené la guerre avec beaucoup plus d'énergie qu'on ne le dit, que la bataille de la Montagne Blanche n'était pas perdue d'avance et que les troupes tchèques se défendirent courageusement. Il montre aussi que la Constitution de l'Empire fonctionna assez bien et que les Ordres (*Stände*) regroupés dans les assemblées de Cercle organisèrent assez bien leur défense, conformément aux dispositions établies dès le début du XVI^{ème} siècle.

Et la grande thèse de Barudio, si nous avons bien lu son livre, c'est que tant de ruines, tant de malheurs individuels et collectifs ont contribué à établir une paix juste et durable. Il explique pourquoi il valait mieux discuter cinq ans et régler, pour un siècle et demi, la constitution de l'Empire. Il s'inscrit dans le courant historiographique allemand qui, à la suite du Prof. Dickmann, a repris l'étude des négociations de Westphalie. Comme Schindling, Barudio trouve positive et originale l'action de la Diète perpétuelle. On ne peut que se réjouir de telles prises de position, qui tournent définitivement la page de l'historiographie *kleindeutsch* et font justice des accusations portées tout au long du XIX^{ème} siècle sur les traités de Westphalie. Dans le même esprit, Barudio est hostile à la paix de Prague et ne trouve pas scandaleuse l'intervention de Richelieu; si elle servait les intérêts français, elle a aussi contribué à sauver les libertés germaniques. Pour la Bohême, il était trop tard et le peuple tchèque fut la grande victime de la Guerre de Trente ans.

Barudio est un homme cultivé qui envisage les aspects intellectuels et littéraires du conflit. Il a aussi un style original, quelque peu baroque et bien adapté à son sujet, même s'il est parfois un peu difficile pour le lecteur français.

Enfin nous voudrions louer chez l'auteur sa conception générale du sujet: avoir redonné à la Guerre de Trente ans son caractère *politique* et ne pas l'avoir interprété par une crise de

société, une diminution de la *Ritterschaft* par rapport au *Herrenstand* de Bohême ou mieux par une baisse de longue durée du prix du blé. La Guerre de Trente ans est une vaste guerre civile allemande, à caractère politico-religieux, où le droit et la justice ont fini par triompher et où, pour une fois, la liberté a triomphé du totalitarisme.

Jean BÉRENGER, Strasbourg

Pierre GOUBERT, Daniel ROCHE, *Les Français et l'Ancien Régime*, tome 1: La Société et l'Etat; tome 2: Culture et Société, Paris (Armand Colin) 1984, 384 et 392 S.

Diese beiden hervorragend gestalteten und ausgestatteten Bände zeichnen ein umfassendes Bild des französischen Ancien Régime gemäß dem gegenwärtigen Stand der Forschung. Nach einem inzwischen weit verbreiteten Brauch benutzen sie dabei den um 1789/90 in polemischer Absicht entwickelten Begriff wie einen scheinbar objektiven Epochenbegriff: Das Ancien Régime ist jenes alte französische Gesellschaftssystem, das sich »irgendwann« im 16. Jh. zu etablieren begann, von 1600 bis 1750 mit der Ausbildung und vollen Blüte der »noblesse politique« (Goubert) seinen Höhepunkt fand und seit 1750 unaufhaltsam in die Krise geriet. Wann, wie und warum es entstand, wird so gut wie überhaupt nicht reflektiert, nur das durch die Revolution herbeigeführte Ende wird mit einem Blick auf die Reformversuche nach 1770 einer kurzen (und gelegentlich etwas oberflächlichen) Analyse unterzogen; am Ende steht bezeichnenderweise ein Kapitel mit dem Tocqueville-nahen Titel: »Survie de l'Ancien Régime«. Zwischen diesen Daten jedoch wird nicht eigentlich Geschichte erzählt, spielt die Chronologie, wenn überhaupt, nur eine untergeordnete Rolle, werden dagegen Strukturen beschrieben, Mentalitäten nachgezeichnet, Verhaltensweisen quantifiziert. Für einen deutschen Leser entsteht daraus ein verblüffender Eindruck; denn er ist auch in den »modern« konzipierten Epochendarstellungen, wie sie in letzter Zeit in reichem Maße zur deutschen Geschichte erschienen sind, immer noch zumindest einen Wechsel von »struktur«- und »ereignisgeschichtlicher« Darstellung gewohnt. Nicht so in diesen Bänden: Das Ancien Régime ist, von seiner Krisenphase abgesehen, eine einzige feste, »langdauernde« Struktur ohne innere (oder gar äußere) politische Dynamik und Entwicklung; die Bände bieten damit mehr eine volks- oder völkerkundliche Deskription als eine historische Narration. Es ist daher kein Zufall, daß der klassische Titel »Histoire de...« vermieden und stattdessen ein in der Tat wie der Ethnologie entlehnt wirkender Titel gewählt wurde.

Wen ein solches Verfahren, das ohne Zweifel Nachteile hinsichtlich der Darstellung der politischen, sozialen, wirtschaftlichen und auch kulturellen Entwicklungsgeschichte Frankreichs im Ancien Régime mit sich bringt, nicht schreckt, der wird durch eine genaue Lektüre dieser beiden Bände ungewöhnlich reich belohnt. Er hat ein gediegenes Kompendium der französischen Ancien-Régime-Forschung seit etwa 1960 vor sich, seit jener Zeit also, in der nicht zuletzt durch die Arbeiten Pierre Gouberts der große Wandlungsprozeß in der Erforschung und Darstellung der frühneuzeitlichen Geschichte Frankreichs eingeleitet wurde. Die Autoren, unterschiedlichen Generationen angehörend, beide jedoch »Normaliens«, beide dem Geist und den Methoden der »Annales« verpflichtet, haben nur das Abschlußkapitel zusammen verfaßt, ansonsten aber eine Arbeitsteilung entsprechend ihren Interessen und Kompetenzen vorgenommen. Goubert konzentriert sich im ersten Band »La société et l'état« auf die Sozial-, Wirtschafts- und Verfassungsgeschichte des Ancien Régime. Er kann dabei auf einen älteren, im Rahmen der Sammlung »Collection U« des Verlags A. Colin publizierten Text zurückgreifen, den er freilich an vielen Stellen ergänzt, erweitert oder modifiziert hat. Es ist erstaunlich, mit welcher darstellerischen Intensität, begrifflichen Präzision und sprachlichen Anschaulichkeit er den unendlich komplizierten, weil vielgestaltigen, strukturenreichen Kosmos der französischen Ancien-Régime-Gesellschaft in den Griff bekommt – von der elemen-